

COURRIER UNIVERSEL DU CITOYEN HUSSON.

Du 4 Frimaire, l'an 4 de la République française (Mercredi 25 Novembre 1795 (v.

Bulletin officiel des opérations de l'armée impériale sur le Rhin. — Sommaire de ce qui s'est fait à la ville de Mannheim par le commandeur autrichien. — Situation de Paris. — Nécessité de donner un bulletin des opérations des armées. — Discussion pour savoir si le conseil doit examiner publiquement l'état des finances.

<i>Cours des ch. du 3 frim.</i>	<i>Prix des Marchandises.</i>
Ams. $\frac{1}{11}$ c.	Café St.-Dom. . .
Bâle. $\frac{1}{12}$	Sucre d'Hambourg.
Hamb. 23300	<i>Dito</i> d'Orléans. .
Gènes. 11600	Savon de Marseille
Liv. 12.00	<i>Dito</i> de fabrique. .
Espag.	Chandelle.
Barres. 5600	
Or fin. 128 0	
L. 3245	
Ecus, 4. 3130	
Insc. 140 p. $\frac{1}{2}$ b.	
Bons. 5 p. $\frac{1}{2}$ p.	
Assignats de 10,000 ^l contre 500.	1 p. $\frac{1}{2}$ b.

Le prix de l'abonnement est de 150 liv. pour 3 mois. On s'adresse, pour souscrire, au citoyen HUSSON, rue d'Anin, n. 8.

L'abonnement pour les pays étrangers, est de 6 livres en espèces pour 1 mois.

NOUVELLES DIVERSES. ALLEMAGNE.

Extrait d'une lettre de Vienne, du 7 novembre.

Le prince de Gavres, et toute la suite destinée à conduire la Princesse-Royale de France à Vienne, partiront les 11, 12 et 13 de ce mois, pour se rendre par Munich, Augsburg et Schaffhausen à Bâle, où S. A. R. doit arriver le 24. On a commandé à chaque station 42 à 44 chavaux. La princesse prendra la route d'Innsbruck, où elle s'arrêtera deux jours; de là elle se rendra, par Salzbourg, à Vienne.

FRANCKFORT, 12 novembre.

Bulletin officiel des opérations de l'armée impériale sous les ordres de S. E. Mr. le feld-maréchal comte de Clairfaut. Pfedersheim, le 11 novembre.

Sur la nouvelle que le général Pichegru s'étoit avancé avec toute son armée sur la Pfirim, et s'étoit posté entre

Worms et le Domersberg, on résolut de l'attaquer dans cette position, aussitôt que le corps de renfort, attendu de l'armée du Haut-Rhin, auroit passé ce fleuve. La réunion, qui avoit été retardée par un ouragan très violent et continu, eut lieu le 9 au soir, et le 10 au matin, l'on fit attaquer l'ennemi sur toute sa ligne, tandis que l'armée s'avançoit sur trois colonnes, vers la Pfirim. Le général d'artillerie comte de Wartensleben pénétra d'Alzey vers Kirch-Poland, emporta ce poste très-important, et s'avança jusqu'aux hauteurs de Macheim, tandis que M. le général comte de Nänendorff pousoit jusqu'à Gellheim. Pendant ce temps, le général Kray occupa avec son avant-garde l'ennemi posté avec des forces supérieures sur la Pfirim, jusqu'à l'arrivée des colonnes, que l'on forma aussitôt en ligne.

La première ligne s'avança, tambour battant, et sous la protection des batteries tirant à cartouche, sur les hauteurs de Niederrorsheim; et après avoir fait taire les batteries ennemies par une canonnade des plus vives et habilement dirigée par le major d'artillerie Schubel, l'on fit escalader les villages situés sur les bords de la Pfirim; la brave infanterie pénétra avec la bayonnette dans ces villages et sur les hauteurs situées en avant. Par cette attaque impétueuse, Pichegru, après une résistance opiniâtre et après avoir essuyé une perte considérable, se trouva forcé de se retirer, à la nuit tombante, avec toute son armée derrière la rivière dite Durbach, et ensuite dans la position entre Neustadt et Durekheim; dans sa retraite, il dégrada entièrement tous les chemins des environs de la Pfirim, ce qui nous empêcha de le poursuivre dans les ténèbres. Worms fut abandonné, et au point du jour, il n'étoit plus possible d'atteindre l'ennemi dans sa fuite.

Avant l'arrivée des colonnes, l'ennemi avoit fait plusieurs tentatives sur l'aile gauche de l'avant-garde, et prit palement sur le bataillon de Clerfaut; ce dernier le laissa approcher à la portée du fusil; ensuite il fit un feu de file, et marcha la bayonnette haute contre la cavalerie ennemie; par ce mouvement hardi, il la força de plier. Notre cavalerie a plusieurs fois fondé sur l'ennemi dans ce combat, et toujours elle est parvenue à l'emporter. Toutes les troupes en général ont combattu avec cette intrépidité qui les distingue et dans le meilleur ordre. Nous avons ramené 500 prisonniers, parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers;

suivant ce qu'on apprend, plusieurs canons sont aussi tombés entre nos mains. Aujourd'hui dans la matinée, l'armée a campé sur la rive droite de Pfim, entre Pfedersheim et Wackenheim. — Le général Kray est posté à Grunstadt: il est en communication avec M. le lieutenant-général comte de Latour, qui se trouve près de Frankenthal, où il a été détaché. — Le général Kray est posté à Gelheim.

Du 12 L'ennemi s'avança hier avec beaucoup d'artillerie contre un escadron de Latour qui formoit l'avant-poste près de Frankenthal. Le lieutenant-général de Latour qui étoit de ce côté avec une colonne de l'armée, détacha aussitôt le colonel comte de Klenau avec 5 escadrons de Wurmsér et une batterie de cavalerie, pour soutenir les avant-postes. Le colonel canonna l'ennemi d'une manière très-vive: les deux capitaines de cavalerie Tonoyr et St-Quantin de Latour, profitèrent de ce moment pour tourner Frankenthal sur la droite; ils prirent par derrière l'ennemi qui se retira et s'emparèrent de 3 canons, 2 obus et de plusieurs chariots de munitions; après avoir sabré un grand nombre d'hommes et fait nombre de prisonniers. Ce succès est dû principalement à la bravoure des chevaux légers de Latour, et aux bonnes dispositions du colonel comte de Klenau.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Oggersheim; il laissa à ses avant-postes, et se retira en grande partie vers Neustadt, où Pichegru étoit déjà arrivé avec son quartier-général. M. le général de Latour, en conséquence de l'ordre qu'il avoit reçu d'ici, occupa ensuite le camp de Bodenheim, et plaça ses avant-postes près de Hichelheim.

Les patrouilles de M. le général comte de Nauendorff ramenèrent plusieurs prisonniers.

Cet avantage remporté est d'autant plus important, que l'ennemi avoit déjà résolu, au moyen de la réunion des armées de Pichegru et Jourdan, de chasser par une attaque combinée, l'armée impériale de la Nahe et de la Pittim.

M A Y E N C E , le 12 novembre.

Le nouveau succès remporté, le 10, par l'armée autrichienne, se confirme pleinement. Worms (dont l'évacuation avoit été annoncée prématurément) est maintenant entièrement libre. Les autrichiens y ont pris 18 canons, qui ont été aussitôt employés contre l'ennemi. Le quartier-général de M. le maréchal de Clerfayt est à Pfedersheim, près de Worms.

Le 12 au soir.

Nous apprenons dans ce moment la nouvelle que les avant-postes autrichiens sont déjà à Katterlautern. Le quartier-général de M. le comte de Clerfayt étoit ce matin à Worms; mais il est décidé qu'il sera poussé en avant.

La perte de l'ennemi dans l'affaire du 10, a dû être fort considérable; plusieurs batteries masquées qu'on fit jouer à propos, portèrent dans les rangs la mort et le désordre. Parmi les prisonniers, il se trouve beaucoup de carabiniers.

L'ennemi tenta hier de faire une diversion et en menaçant le corps du prince de Hohenlohe qui se trouve sur la Nahe; il étoit même parvenu d'abord à repousser quelques avant-postes près de Kreuznach; mais les renforts que l'on envoya d'ici à ce général, le mirent en état de reprendre sa première position en avant de la Nahe, de s'opposer à toute tentative ultérieure.

L'ennemi chercha aussi, le 9, à inquiéter Bingen. Il s'avança du bois situé au-delà de la Nahe et pénétra jusqu'au bord de cette rivière; mais une division des troupes

de Bamberg et de Mayence qui se trouvoient à Bingen; fut aussitôt envoyée de ce côté; après un combat assez vif, elle repoussa l'ennemi au-delà de la montagne et fit vingt prisonniers. Nous eumes un homme tué et neuf blessés.

H A N O V R E , le 3 novembre.

L'on dit que la cavalerie anglaise, et les hollandais qui devoient être embarqués près de Nwielenflin et Brémerschl, ont reçu contre-ordre et doivent marcher vers le Rhin.

N E W I E D , le 7 novembre.

L'ennemi continue de tirer sur notre ville; aujourd'hui il nous a encore lancé nombre d'obus. Hier, nous croyions toucher à notre dernière heure. Un vent terrible a renversé une grande partie des maisons qui avoient été percées par les boulets. Le pont que les Français avoient jetté du côté de la Tour-Blanche, sur l'île située près de-là, a été enlevé par l'ouragan, et entraîné par les flots du Rhin. Les habitans de Neuwied éprouvent la plus grande disette de vivres, attendu qu'ils ne peuvent rester dans leurs maisons, et sont forcés de se retirer dans les villages voisins qui ont été entièrement pillés. On voit encore journellement des troupes françaises se porter de Cologne sur Coblenz. Mais d'après un rapport venu de l'autre rive, les autrichiens sont déjà près de Trarbach, et leur projet est de s'emparer de la rive droite de la Meselle.

D U H A U T - R H I N , le 12 novembre.

Hier dans l'après-midi, les autrichiens commencèrent à faire jouer sur Mannheim toutes leurs batteries de gros calibre. Cette terrible canonnade dura pendant toute la nuit sans discontinuer. Le soir, le feu prit à différens endroits dans la ville, et dans ce moment l'incendie dure encore.

M. le maréchal de Clairfayt a poussé son aile droite jusques dans les environs de Grunstadt. Hier l'ont entendit de ce côté un feu très-vif d'artillerie et de mousquetterie. Pichegru est posté avec son armée près d'Oggersheim.

L'on avoit répandu ici que les français avoient tenté de passer le Rhin près de Rastadt, mais cette nouvelle ne s'est pas confirmée.

L'armée de Wurmsér reçoit journellement des renforts de l'Autriche.

H E P P E N H E I M , le 11 novembre.

Hier, M. le général de Wurmsér fit sommer Mannheim. Sur la réponse négative qui fut faite, le bombardement commença. Vers les 6 heures, le feu prit à deux endroits dans la ville; et à 8 heures, les flammes avoient fait des progrès rapides. Autant que l'on a pu juger dans l'éloignement, c'est dans les environs de l'église des Jésuites que l'incendie s'est sur-tout manifesté. Ce matin à 7 heures, le feu duroit encore. L'on dit que, le 9, les autrichiens avoient préludé à cette attaque en canonant vivement le pont du Rhin devant Mannheim, et que ce pont a été entièrement détruit. Les français ont fait les plus grands efforts pour le rétablir; mais ils n'ont pas pu y parvenir.

Nous avons aussi entendu hier la canonnade qui a eu lieu de l'autre côté du Rhin, dans les environs de Worms. L'on pouvoit voir d'ici le feu et la fumée du canon; la nuit, nous appercumes aussi très-distinctement les feux des troupes autrichiennes. L'issue de ce combat ne peut pas être douteuse, puisque l'armée impériale s'est portée en avant.

REVUE DE LA SEMAINE, le 10 novembre.

Le corps de troupes autrichiennes qui se trouvoit dans les environs de Siegburn et Mulheim, et qui très-vraisemblablement n'étoit point destiné à pénétrer plus avant vers le Bas-Rhin, s'est retiré hier l'après-midi au-delà de la Ség. Aussitôt après, les Français se sont avancés par Urbach jusqu'à Siegbourg, où ils sont entrés hier au soir. Ils ont élevé à la hâte des batteries près de Mulheim et de Dentz. L'on dit aussi qu'ils ont été renforcés par des troupes qui ont passé le Rhin près de Cologne.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

PARIS, le 3 février.

Rien de nouveau dans la situation politique de ce te cité; le pain y est toujours rare et cher; les distributions irrégulières, les spectacles pleins, les agitateurs insolens, et la patience du peuple égale à sa misère.

On se plaint que le directoire se laisse aller aux détails, et s'environne d'intrigants.

Que quelques députés ne craignent pas d'insulter à la misère publique, en jouant publiquement de l'or et de l'argent dans les maisons de jeu.

Que les rues sont mal payées, mal-propres et mal éclairées.

Que les filles publiques sont plus hardies, plus multipliées et plus fripones que jamais.

Que les hommes n'ont plus aucune politesse pour les femmes, aucun goût pour leur parure, aucun respect pour les convenances.

Qu'on ne rencontre plus dans les lieux publics que des soldats la pipe à la bouche, ou des calculateurs le portefeuille à la main.

Que les journaux ont une physionomie d'emprunt qui n'amuse pas du tout les curieux.

Que les gens de lettres ne sont que des songes, toutes les fois qu'ils sortent de leur état et veulent être des gens d'affaires.

On se félicite de ce que le gouvernement n'a point mis de rigueur dans ses vengeances contre les vaincus.

De ce que les querelles paroissent assoupies dans le sein du corps législatif.

De ce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elles deviennent jamais dangereuses par la manière dont les pouvoirs sont distribués.

De ce que la police a pris en considération ces étalages incommodés qui auroient fini par obstruer toutes les rues.

Léonard Bourdon, à peine sorti du château de Ham, vient d'être nommé, par le directoire, commissaire pour accélérer la levée des deux cents cinquante mille quintaux de bled destinés à la ville de Paris. Le directoire a-t-il donc oublié la conduite de Bourdon à Orléans, pour confier à un tel homme une mission importante et délicate? Veut-on faire croire à la résurrection de la terreur? On cite d'autres choix non moins étranges. Quelques-uns l'étoient à un tel point, qu'ils ont déjà été révoqués. Un gouvernement qui ne peut se soutenir qu'en acquérant la confiance,

doit chercher d'autres ennemis et d'autres agens que ceux des ci-devant conventionnels que l'amaisie seule a pu rendre à la liberté, ou que tous les départemens ont jugés indignes de leur confiance, puis qu'ils ne les ont pas réélus. Le directoire paroît trop céder à leurs importunités, ou à celles de leurs amis. Si les ennemis de la chose publique pouvoient parvenir à le faire passer pour le complaisant et le serviteur d'une faction, c'en seroit fait de sa considération; et le sort de la nouvelle constitution, se trouveroit compromis.

Ce n'est plus Roxante qui est désigné pour ambassadeur en Espagne; c'est le vieux général Canclaux qui a longtemps commandé avec succès dans la Vendée. On attend son acceptation.

Dans toutes les guerres qui ont précédé celles-ci, notre gouvernement donnoit au public le bulletin officiel des opérations militaires. Je veux croire qu'à l'exemple des autres gouvernemens il avoit soin d'atténuer les revers quand ils étoient de nature à effrayer ou à intimider les esprits; mais enfin, on savoit la vérité à peu près, et l'on est convenu qu'en fait de vérité, dans quelque genre que ce soit, il faut se contenter d'à-peu-près. Dans la guerre actuelle, au contraire, nous n'avons jamais eu une relation exacte d'un seul sur cent combats qui ont ensanglanté la terre ou les flots. On a beaucoup crié contre les *campagnes* de Barrère, et depuis la chute de ce nouvel Antoine du César Robespierre, nous n'avons pas été mieux instruits, nous n'avons guères entendu que des *campagnes*, quand nous avions droit de nous attendre à des récits détaillés et fidèles. Il est plus commun de blâmer les abus du pouvoir quand on en souffre, que de s'en abstenir lorsqu'on est le maître. Tous les jours le gouvernement se plaint des nouvelles alarmantes semées, dit-il, par des malveillans. Il y a un moyen assuré de dérouter la malveillance, c'est d'instruire lui-même la France des événemens de la guerre, et de ne pas la tromper. Dès qu'il aura mérité et inspiré la confiance, dès que sa véracité aura été reconnue les efforts des Pessimistes seront impuissans; mais son silence leur donne du crédit; et ce crédit augmenteroit beaucoup, s'il nous donnoit comme Barrère des défaites pour des victoires, et la perte de six vaisseaux de ligne pour un succès.

Il seroit si agréable pour tous les hommes instruits, sur-tout pour les vieux soldats qui ont perdu la faculté de guerroyer, sans en avoir perdu le goût, de suivre sur la carte la marche, les mouvemens, les opérations; les positions des armées; de juger d'après eux-mêmes des talens et des fautes des généraux! Il seroit même très-possible que plusieurs d'entr'eux donnassent des avis utiles. On a vu plus d'une fois des militaires prédire les événemens d'après la connoissance des positions, et donner à cent lieues de distance des conseils salutaires.

Enfin on calmeroit par ce moyen les murmures de bien des gens qui disent avec audace, ou du moins qui disoient, qu'on nous fabriquoit des victoires quand on n'avoit pas de pain à nous donner; qu'on mettoit la poste en Hongrie pour nous consoler de la disette qui travailloit la France; qu'on mettoit Catherine au couvent pour nous distraire un peu de la douleur de voir mettre chez nous des centaines de mille hommes en prison. On sauroit à quoi s'en tenir sur des relations contradictoires, dont nous ramèneroit vigoureux sous les murs de Mayence,

et les autres nous font fuir à toutes jambes vers ceux de Landau. Le frère sauroit où est son frère; le père pourroit, avec un tendre intérêt, fixer sur sa carte le point où se trouve son fils; il pourroit dire à sa femme: c'est-là qu'est l'espoir de notre vieillesse, et ce qui nous attache encois à la vie.

Au nom de tous les Français qui s'intéressent à leur patrie, nous nous croyons autorisés à demander au gouvernement qu'il nous fasse connoître, non pas les projets, les plans, mais les opérations de nos généraux et de nos armées; nous les exhortons sur-tout à la plus grande sincérité dans leurs relations. Je n'ai jamais pu souffrir ce qu'on appelloit un rapport sur un combat. On ne peut rien imaginer de plus insolent que de dire à tout un peuple: vos armées se sont battues; nous vous parlerions de ce qui s'est passé, mais il nous faut quelques jours pour vous donner cette pilule, pour vous arranger un rapport, pour trouver des mensonges, plausibles. Il n'y a qu'un peuple abruti par l'esclavage qui l'ait pu tolérer, et cependant nous l'avons souffert sous la tyrannie de Robespierre. Le gouvernement actuel n'imitera ni Robespierre, ni même la citoyenne Mairtenon qui savoit amuser ses co-vivres par des contes agréables, lorsque son diner n'étoit pas assez copieux. Il ne nous donnera point de victoires en place de farine. Nous lui demandons la vérité et du pain. *Panem et veritatem*, ce qui vaut mieux que *panem et circenses*.

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ CENTS.

Présidence de CHÉNIER.

Séance du 3 frimaire.

Dumeland, au nom de la commission de la classification des lois, présente un projet de résolution tendant à fixer le traitement du commissaire national, près le tribunal de cassation, ainsi que de son substitut, des greffiers et des commis greffiers.

Le projet de résolution sera imprimé, et la discussion est ajournée à demain.

Le directoire exécutif, informe le conseil des 500, par un message, que l'échange des ratifications du traité de paix conclu entre la république française et le Landgrave de Hesse-Cassel, le 11 fructidor, ratifié par la convention nationale, le 18 du même mois, a eu lieu à Bâle, le 16 brumaire.

Le président annonce que l'ordre du jour appelle la discussion du plan de finances.

ROYER. Il est temps enfin que les comités généraux cessent; il faut ouvrir une discussion publique et solennelle sur cette partie si intéressante de la chose publique; il faut que tous les citoyens soient instruits de la situation de nos finances et de nos ressources, pour les restaurer. Je demande que la discussion s'ouvre aujourd'hui publiquement sur le plan proposé.

LECOINTRE-POYRVAUX. La même motion s'est faite

hier, et vous l'avez rejetée: la discussion qui a eu lieu au comité général, les faits qui y ont été dévoilés, ont prouvé que vous aviez bien fait. Je n'entrerai ici dans aucuns détails, vous les connoissez; il me suffira de vous rappeler que rien n'est plus essentiel que la levée de la moitié de l'impôt en nature, que de cette mesure dépend la subsistance des armées et de la commune de Paris. Hé bien! ignorez-vous ce qui se passera? Ne seroit-il pas dangereux que l'on connût, dans les pays où la loi s'exécute, ce qui se passe dans ceux où on ne l'exécute pas. Aujourd'hui, vous devez vous attendre à de nouveaux faits, à de nouveaux développemens. Je soutiens qu'il seroit d'une conséquence funeste de les rendre publics. Je sais bien que l'homme de bonne foi, le vrai républicain n'en abuseroit pas; mais la publicité que vous leur donneriez deviendroit une arme redoutable entre les mains de l'agitateur, et de l'ennemi de la république; et tous vos soins doivent se réunir pour les empêcher d'être nuisibles. Je demande le comité général.

UN MEMBRE. Un comité général peut-être utile encore, mais enfin ce secret doit avoir un terme. Je demande que le conseil délibère en ce moment s'il ne conviendrait pas qu'il se formât ce soir pour la dernière fois en comité général, et que demain la discussion soit publique.

LAURENÇOT. Je m'oppose à la motion faite de décider que la clôture du comité général aura lieu ce soir. Je demande que toute discussion publique cesse sur ce point; et que le conseil délibère en comité secret sur ce qu'il aura à faire.

UN MEMBRE. La proposition est inconstitutionnelle; nous ne pouvons délibérer en comité général.

Laurençot retire la seconde partie de sa motion, et le conseil, passant à l'ordre du jour sur les propositions incidentes, se forme en comité général.

CONSEIL DES ANCIENS.

PRÉSIDENT DE TRONCHET.

Le dépouillement du scrutin a donné hier pour président le citoyen Tronchet; les secrétaires sont: Goupilleau, Portalis, Regnier et L. grand.

On fait lecture du procès-verbal d'hier. La rédaction en est adoptée.

Legrand se plaint de ce que les membres du conseil ne se rendent point d'assez bonne heure pour commencer la séance. Il demande que l'heure de son ouverture soit fixée à midi, et que si à midi et demi il ne se trouve point assez de membres pour délibérer, il soit fait un appel nominal pour convoquer ceux qui ont manqué à leur devoir.

Goupilleau représente qu'il n'est point encor arrivé que le conseil ne pût délibérer par le défaut de membres en nombre suffisant; il demande en conséquence l'ordre du jour sur la motion de Legrand.

Cette motion n'étant point appuyée n'a pas de suite. Une très-longue discussion, dont nous rendrons compte demain, s'est élevée sur une résolution qui attribue à la trésorerie la faculté de faire des négociations en numéraire; pendant le conseil a accordé son approbation.